Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 23 (1890)

Artikel: L'enseignement de Jésus sur son retour [suite]

Autor: Bruston, C.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379477

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS SUR SON RETOUR

PAR

C. BRUSTON [1]

IV

Preuves du sens figuré.

Examinons donc de plus près l'enseignement de Jésus et voyons si le sens figuré n'est pas aussi évident que le sens littéral est invraisemblable.

1. Commençons, comme il est juste, par le texte le plus clair, celui où les commentateurs eschatologiques eux-mêmes sont contraints par l'évidence à admettre le sens figuré. C'est la réponse de Jésus au grand prêtre devant le sanhédrin : « Je vous le dis, *à partir de maintenant* vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance (de Dieu) et venant sur (ou avec) les nuées du ciel. (Mat. XXVI, 64 et parall. [2])

Cette venue a donc lieu *à partir de ce moment* : la condamnation, le supplice de Jésus est le commencement de son triomphe. A partir de ce moment, quiconque a des yeux pour voir, même ses plus cruels ennemis (cf. Apoc. I, 7 : même ceux qui l'ont percé), verra l'accomplissement des prophéties de David (Ps. CX, cf. Mat. XXII, 44) et de Daniel (VII, 13) : le Fils de l'homme (le Messie annoncé par Daniel) assis à la droite de Dieu (comme l'a prédit David) et venant avec les

[1] Voir la livraison de mars.

[2] Inutile de démontrer que *à partir de maintenant* se rapporte à ce qui suit, et non à ce qui précède. Cf. le texte parallèle de Luc.

nuées du ciel (comme l'a dit Daniel). Qui ne voit qu'il ne s'agit pas là d'une venue corporelle, mais spirituelle, puisqu'elle commence en même temps que la séance du Christ à la droite de Dieu, peu après le moment où il parle, et qu'elle doit par conséquent, comme celle-ci, durer « jusqu'à ce que Dieu ait mis ses ennemis sous ses pieds » (Mat. XXII, 44. Cf. 1 Cor. XV, 25; Heb. X, 12 s.)?

Et comment, en effet, Jésus aurait-il pris à la lettre la venue sur les nuées du ciel, qui, dans Daniel, n'est manifestement qu'une image? Le Messie ne devait pas plus réellement venir sur les nuées du ciel que les quatre grandes monarchies de l'ancien monde, antérieures à sa venue, n'étaient réellement montées de la mer (Dan. VII, 3). Les nuées sont l'emblème de la puissance divine, comme les vagues de la mer sont l'image de la puissance infernale. Autant dire que Jésus a pris à la lettre la séance à la droite de Dieu qui est esprit!

Dans l'évangile de Jean, Jésus promet aussi à ses disciples de revenir bientôt vers eux (XIV, 3, 18, 23, 28). Mais ce retour, visible pour eux (v. 19, XVI, 16 ss.), où il les verra (XVI, 22) et leur parlera (v. 25), ne signifie pourtant pas autre chose, — tout le monde le sait, — que sa présence dans leurs cœurs par son Esprit (v. 17). Cf. Apoc. III, 22. Cette manière de parler, empruntée à l'Ancien Testament, où il est dit si souvent que Dieu va *venir* sauver son peuple ou juger le monde, qu'il marchera à la tête de son peuple pour le ramener dans son pays, etc. (Esaïe XXXV, 4; XL, 10; LII, 8, 12; Mal. III, 5; Ps. XCVI, 13, etc.), — était si familière à Jésus qu'il l'emploie encore en parlant du Saint-Esprit (Jean XV, 26; XVI, 7, 13) et même pour désigner le triomphe momentané de Satan : « Le prince du monde *vient*, » dit-il au moment où il va être livré a ses ennemis. (XIV, 30). Si la venue du diable signifie simplement son triomphe, pourquoi la venue du Fils de l'homme signifierait-elle autre chose?

La même manière de parler se trouve aussi dans les prières des anciens juifs : « Oh ! que nos yeux puissent *voir ton retour en Sion* dans ta miséricorde! Béni sois-tu, Seigneur, qui feras retourner ta majesté en Sion! » s'écriaient-ils pour demander

à Dieu le rétablissement de Jérusalem [1] Le retour visible de Jésus-Christ (ὄψεσθε Mat. XXVI, 64 ; ὄψονται Mat. XXIV, 30 ; Apoc. I, 7) n'est donc pas plus un retour corporel que celui de Dieu dans les écrits des prophètes ou dans les prières des Juifs [2]. Les Juifs et les Gentils ne l'ont pas vu autrement que les disciples ne « virent les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme » ou que Jésus lui-même ne vit la chute de Satan [3]. « Dans les faits visibles de la Pentecôte et de la ruine de Jérusalem, dit fort bien M. Godet lui-même, les Juifs ont contemplé, bon gré mal gré, les invisibles, c'est-à-dire la séance de Christ à la droite de Dieu et sa venue en jugement [4]. »

C'est dans le même sens que l'Apocalypse parle aussi du retour prochain de Jésus-Christ. Dans plusieurs endroits cette interprétation est tout à fait hors de doute et admise par ceux même qui pensent qu'il est question ailleurs d'un retour corporel suivi d'un règne terrestre de mille ans. Ainsi, quand Jésus dit à l'Eglise d'Ephèse : « Repens-toi... sinon je viens à toi et j'ôterai ton flambeau de sa place » (II, 5), à celle de Pergame : « Repens-toi donc, sinon je viens à toi promptement et je ferai la guerre avec eux avec l'épée de ma bouche » (v. 16), à celle de Sardes : « Si tu ne veilles pas, je viendrai comme un larron et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi » (III, 3), à celle de Laodicée : « Je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, etc. » (v. 20). « Pour rapporter ces passages à la parousie dans le sens ordinaire du mot, dit H. Gebhardt [5], il faut leur faire violence. Une comparaison impartiale de tous les passages où l'Apocalypse parle de la venue du Seigneur, montre que par la venue du Seigneur l'auteur a entendu toute manifestation personnelle ou toute

[1] *Shemoné-esré*, 17me bénédiction. Cf. Esaïe LII, 8.

[2] Observons encore que la ruine de Jérusalem est opérée tantôt par les armées que Dieu envoie (Mat. XXII, 7), tantôt par Dieu lui-même qui *vient* pour visiter la vigne (XXI, 40).

[3] Cf. Mik. VII, 16 : ὄψονται ἔθνη. Esaïe LII, 15 ; LXVI, 18, etc.

[4] *Commentaire sur l'évangile de Jean*, II, p. 541 (3me édition).

[5] *Lehrbegriff der Apocalypse*, p. 283.

action énergique du Christ glorifié, soit provisoire et s'exerçant à l'égard d'une église particulière ou de certains membres de l'Eglise, soit finale et s'exerçant à l'égard de l'humanité tout entière, — soit pour juger et punir, soit pour bénir et sauver ; le contexte peut seul montrer laquelle de ces diverses interprétations il faut adopter dans chaque cas particulier. »

Ce que tout le monde est obligé de reconnaître dans certains textes, nous croyons qu'il faut l'appliquer à tous. Nulle part, l'auteur de l'Apocalyse n'a parlé d'une venue matérielle de Jésus-Christ. Partout où il parle de sa venue — qui sera prochaine, — il a entendu comme son Maître une venue spirituelle, coïncidant avec la ruine de l'empire romain et avec la diffusion du christianisme dans le monde.

Quand il écrit au début de son livre : « Voici il vient avec les nuées et tout œil le verra, et (en particulier) ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront sur lui » (I, 7), il est clair qu'il a entendu dire la même chose que Jésus-Christ dans son discours eschatologique : « Et alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel... » (Mat. XXIV, 30.) Or dans ce passage Jésus n'a nullement parlé d'une venue matérielle, comme nous le montrerons tout à l'heure.

Quand l'Apocalypse nous montre plus loin (XIV, 14-16) le Fils de l'homme assis sur une nuée blanche, avec une couronne d'or sur la tête et une faucille tranchante à la main, qui pourrait méconnaître le caractère figuré d'une telle description [1] ?

Enfin, quand elle fait paraître Jésus sur un cheval blanc, une flamme dans les yeux, la tête chargée de nombreux diadèmes, avec des noms écrits et un nom que nul ne connaît que

[1] Il ne s'agit pas là de la moisson finale, contemporaine du jugement (Marc IV, 26 ss. ; Mat. XIII, 30, 39), mais de la moisson accomplie par la fondation de l'Eglise chrétienne et contemporaine de la ruine de l'empire romain (Mat. XXIV, 32-34 ; IX, 37 s.), comme le montre tout le contexte et en particulier la description suivante, celle de la vendange (v. 17-20), qui ne peut s'appliquer qu'à l'empire romain, dont la ruine est figurée d'avance (cf. XIX, 15) sous cette image grandiose empruntée aux prophètes (Joël III, 13; Esaïe LXIII, 1-3).

lui-même, vêtu d'un manteau teint de sang, suivi des armées célestes sur des chevaux blancs, avec une épée aiguë qui sort de sa bouche, etc. (XIX, 11-16), n'est-il pas incroyable qu'on ait jamais pu voir dans une telle description l'annonce d'une venue matérielle de Jésus-Christ sur la terre? Tout n'en montre-t-il pas le caractère symbolique et figuré? Le combat de Jésus-Christ et des armées célestes contre la Bête (l'Antichrist) et les rois de la terre, cette grande boucherie opérée par le glaive de Jésus-Christ (v. 17-21), tout cela peut-il un seul instant être pris à la lettre[1]?

Et s'il en est ainsi, comment croire que des expressions qui ont manifestement un sens figuré dans les prophètes, dans l'Apocalypse, dans l'évangile de Jean et dans les trois premiers évangiles eux-mêmes, aient été employés ailleurs par Jésus-Christ dans un sens littéral? De quel droit soutient-on que la même locution, certainement imagée dans la réponse au grand prêtre et ailleurs, doit être prise au sens propre dans un ou deux textes? Jésus lui aurait donc donné deux sens diamétralement opposés!... Cela est difficile à croire. Examinons cependant.

2. Le premier des textes que nous avons cités (Mat. XVI, 28) n'offre par lui-même aucune difficulté puisqu'il est conçu à peu près dans les mêmes termes que la réponse au grand prêtre : « Quelques-uns de ceux qui sont ici présents ne mourront point qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venant dans sa royauté. » Olshausen avoue que ces paroles, surtout sous la forme qu'elles ont dans Marc et dans Luc, « pourraient s'entendre d'une manifestation puissante du principe chrétien, sans allusion au retour personnel de Jésus. Seulement, ajoute-t-il, la réunion de ces mots avec les précédents, où la *venue dans la gloire* se rapporte si manifestement à la parousie, ne permettent pas cette interprétation. La venue du royaume coïncide avec la venue de la personne. »

On pourrait être tenté de répondre que les évangélistes ont souvent rapproché des paroles qui offrent une certaine analogie, mais qui ont dû être prononcées dans des circonstances

[1] Voy. dans nos *Etudes sur l'Apocalypse* (1884), celle sur le *Millenium*.

différentes et qui non seulement n'ont pas le même sens, mais ont même quelquefois un sens tout différent ; en sorte que la première de ces paroles pourrait fort bien se rapporter à une venue lointaine et personnelle de Jésus-Christ pour le jugement et la seconde à une venue prochaine et figurée pour l'extension du christianisme dans le monde.

Mais nous ne ferons point cette réponse, parce que nous croyons qu'en effet la venue pour le jugement, dont parle le verset 27, est essentiellement la même que la venue pour l'extension du christianisme dont parle le verset 28, et que la première était prochaine aussi bien que la seconde, comme nous le montrerons plus tard. Seulement nous pensons que ni l'une ni l'autre ne devait être une venue visible, personnelle, mais invisible et spirituelle. Nous l'établirons plus tard pour la première ; il nous suffit maintenant de l'établir pour la seconde. Non seulement nous avons ici essentiellement les mêmes expressions qui, dans la réponse au grand prêtre, — tout le monde en convient, — ont un sens figuré, mais comme l'a fait remarquer Stier [1], les mots : « *Ils ne mourront point jusqu'à ce qu'ils* aient vu le Fils de l'homme venant dans sa royauté, » indiquent assez clairement que ceux qui seront témoins de cette venue mourront après y avoir assisté. Il ne s'agit donc pas là d'une venue finale de Jésus-Christ pour le jugement, puisque celle-ci doit être suivie, pour les élus, de la vie éternelle, et pour les réprouvés, d'un châtiment sans fin. Mais il s'agit seulement, d'une extension puissante du christianisme dans le monde, extension qui suivit de près la ruine de Jérusalem et dont quelques apôtres furent encore témoins, en particulier saint Jean dont Jésus avait dit : « Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe ? » (Jean XXI, 22.) Marc et Luc l'ont compris ainsi ; et un grand nombre de commentateurs se sont laissés avec raison guider par leur interprétation [2]. Dans ces deux évangiles, c'est le royaume de Dieu qui doit venir bientôt avec puissance.

3. Est-il bien nécessaire après cela de prouver que le retour

[1] *Reden Jesu*, II, p. 224.

[2] Grotius, J. Cappel, Wetstein, Ebrard, Dorner, Stier, etc.

dont parle la parabole des mines (Luc XIX) est aussi un retour spirituel? Cette parabole offre certaines analogies avec celle des noces du fils de roi (Mat. XXII, 1-14). Le fils de roi et l'homme de grande naissance désignent également Jésus-Christ. L'une et l'autre prédisent également la ruine de Jérusalem. Or dans la première la destruction des Juifs rebelles est attribuée à Jésus lui-même, une fois de retour (Luc XIX, 27), — ils sont égorgés sur son ordre et en sa présence, — tandis que dans la seconde ce sont les armées du roi (c'est-à-dire de Dieu) qui « tuent ces meurtriers et brûlent leurs villes » (Mat. XXII, 7), pendant que les noces du fils du roi (Jésus) continuent à se célébrer (dans le ciel. Cf. v. 11-13). Le retour de Jésus pour la ruine du judaïsme et pour l'établissement de son royaume sur la terre ne l'empêche donc pas d'être dans le ciel : c'est donc un retour spirituel et figuré.

Si tous ces textes s'expliquent sans difficulté dans un sens figuré et ne supportent pas l'interprétation littérale, il serait curieux qu'il en fût autrement du discours prophétique.

Essayons de comprendre cet important et difficile discours, que Matthieu nous a conservé sous sa forme la plus complète et la plus authentique (chap. XXIV et XXV) [1].

[1] Il me semble inutile de prouver que le texte de Matthieu est préférable à celui des deux autres synoptiques.

Il se peut que dans ceux-ci, surtout dans Luc, tel ou tel passage, par exemple Luc XVII, 24, 30; XXI, 34-36, semble favoriser l'idée de la parousie dans le sens ordinaire de ce mot. Dans ce cas il faut admettre que les paroles authentiques de Jésus ont été insensiblement modifiées sous l'influence des idées régnantes dans l'Eglise primitive. — C'est ainsi par exemple que Méthodius de Tyr transforme en futurs les aoristes et les présents de la réponse de Jésus aux Sadducéens. Voir dans les œuvres d'Origène, le fragment du *De resurrectione* conservé par Méthodius. — Mais tel ou tel texte de Luc ne doit pas prévaloir sur le sens naturel et nécessaire des paroles de Jésus-Christ dans l'évangile de Matthieu où elles se sont conservées sous une forme plus complète et plus primitive. On sait que Luc a aussi donné à la glossolalie (Actes II) un sens qui ne s'accorde guère avec la description de ce phénomène dans les épîtres de Paul et même dans le reste des Actes des apôtres (X, 44-46; XIX, 6.)

V

Le discours prophétique.

1. Jésus vient de prédire encore une fois la ruine de Jérusalem. Ses disciples lui demandent « quand ces choses arriveront et quel sera le signe de sa parousie et de la fin du siècle, » c'est-à-dire, non de la fin du monde, de l'univers physique, mais de l'époque antérieure à son retour glorieux.

Les Juifs, en effet, divisaient l'histoire du monde en deux époques : l'époque antérieure et l'époque postérieure à la venue du Messie. Les disciples pensent que la première de ces époques ne prendra fin que lors du retour glorieux annoncé par Jésus-Christ. Mais que ce soit là aussi la pensée du Maître, c'est ce que rien n'autorise à affirmer.

Quoi qu'il en soit, ils adressent là à Jésus deux questions bien distinctes et même trois, dont ils semblent ne faire qu'une seule. Leurs idées sont évidemment très confuses sur tout cela, et très empreintes des préjugés judaïques. Ils s'imaginent sans doute que Jésus reviendra bientôt visiblement et qu'alors la fin du monde ne saurait être très éloignée.

Jésus rectifie d'abord leurs idées sur ces deux points : 1° Si quelqu'un vient et prétend être le Christ, ne le croyez pas (v. 4 et 5). Pouvait-il dire plus clairement qu'il ne reviendrait pas sous une forme visible et corporelle ?...

2° La fin (du monde) est encore bien loin ; il faut auparavant que l'Evangile soit prêché à toutes les nations (v. 6-14), conformément aux promesses prophétiques de la conversion du monde entier au culte du vrai Dieu. (Cf. aussi Mat., fin).

2. Il aborde ensuite la première des deux questions que lui ont adressées les disciples, celle de la ruine de Jérusalem (v. 15-28). Il s'exprime de telle sorte qu'il est facile de comprendre qu'elle est prochaine : « Quand donc *vous* verrez... Priez que *votre fuite*..... Alors si quelqu'un *vous* dit ».... etc., — comme il l'avait d'ailleurs déclaré plus d'une fois précédemment (XXIII, 36 ; XXII, 7 ; Luc XIX, 27).

En même temps, il combat de nouveau, et plus explicite-

ment encore que la première fois, l'attente d'un retour visible du Christ :

« Alors, — dit-il à ses apôtres, c'est-à-dire au moment de la grande affliction qui devait accompagner la ruine de Jérusalem, — si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici, ou : Il est là, ne le croyez pas... Si l'on vous dit : Le voilà dans le désert, n'y sortez point ; Le voilà dans les appartements intérieurs (d'une maison), ne le croyez pas. Car comme l'éclair sort d'Orient et brille jusqu'au Couchant, ainsi sera la *parousie* du Fils de l'homme. » (Vers. 23-27).

Etait-il possible de dire plus clairement que sa *parousie* ne serait pas un événement local, mais qu'elle remplirait toute la terre [1] ? Cette comparaison, en effet, n'a pas pour but d'exprimer la soudaineté de l'apparition du Christ ou la rapidité avec laquelle il se manifesterait dans le monde ; elle signifie, évidemment, d'après le contexte, que Jésus-Christ dans sa parousie (présence) ne sera pas ici ou là, mais partout à la fois, comme l'éclair brille au même moment sur tous les points de l'horizon.

Ce passage offre une grande analogie avec celui où Jésus dit aux Pharisiens : Le royaume de Dieu ne vient point d'une manière *visible* ; et l'on ne dira point : Le voilà ici ou là ; car voici, le royaume de Dieu est au dedans de vous (Luc XVII, 20 s.), c'est-à-dire au dedans de tout homme, des Pharisiens aussi bien que des autres ; il est contenu en germe dans tout cœur humain : il ne s'agit que de l'y développer par la repentance, l'humilité, la foi, etc.

La parousie ressemble à cet égard au royaume de Dieu : quand elle aura lieu, elle remplira la terre entière, ou, pour mieux dire, le monde entier : elle sera infinie dans l'espace [2].

3. Qui ne sent qu'après avoir déclaré, en commençant, que

[1] C'est ce qu'a fort bien compris Schenkel, *Dogm.* II, 2, p. 1192. — Cf. Mat. XVIII, 20 ; XXVIII, 20.

[2] C'est dire qu'elle sera aussi infinie dans la durée. Assurément l'éclair disparaît aussitôt qu'il a brillé ; mais il est manifeste que la comparaison ne porte pas sur ce point. Cette idée de la durée indéfinie de la parousie, qui n'est pas exprimée ici explicitement, le sera un peu plus loin en termes assez clairs.

la fin du monde était encore bien loin, qu'il fallait qu'auparavant l'Evangile eût été annoncé par toute la terre (v. 14), qu'elle ne viendrait pas à la suite de quelque guerre *prochaine* (μελλήσετε ἀκούειν πολέμους, v. 6), pareille à celle des Romains contre les Juifs, Jésus ne peut pas déclarer maintenant (v. 29-31) que la fin du monde aura lieu *immédiatement après* (εὐθέως μετὰ) la grande affliction contemporaine de la ruine de Jérusalem, et que par conséquent l'obscurcissement et la chute des astres, dont il parle (v. 29), doivent être entendus dans un sens figuré, aussi bien que la venue du Fils de l'homme dont il est question aussitôt après ? Les interpréter au sens propre, c'est mettre Jésus en contradiction manifeste avec lui-même. C'est aussi rendre absolument inintelligible la suite de la description ; car si les astres sont tombés du ciel sur la terre, comment toutes les tribus de la terre pourront-elles se frapper la poitrine (v. 30), et comment les anges pourront-ils aller rassembler les élus des quatre vents (v. 31) ? Où seront alors les élus, les habitants de la terre et les quatre points cardinaux, quand les astres seront tombés du ciel ?

Quel lecteur attentif des prophètes ne comprend que c'est là une description, non de la destruction du monde, de l'univers physique, mais une description figurée de la destruction, soit du monde païen, soit plutôt spécialement du polythéisme, des faux dieux, dont la plupart étaient identifiés avec les astres ? Les images de ce genre sont fréquentes dans les prophètes [1]. C'est ainsi qu'Esaïe dit qu'à l'époque messianique « la lune et le soleil seront confus. » (XXIV, 23.) Et le livre de Daniel, faisant allusion à la tentative hardie d'Antiochus Epiphane de substituer le culte de Jupiter à celui de tous les autres dieux des divers peuples de son royaume (cf. 1 Mak. I, 41 s. ; Dan. XI, 36 ss.), dit qu'il « jeta à terre une partie de l'armée des cieux et des étoiles et les foula aux pieds. » (Dan. VIII, 10 [2].) Cf. aussi Deut. IV, 19 ; Jér. VIII, 2 ; XXXIII, 22 ; 2 Rois

[1] Cf. mon *Histoire de la littérature prophétique*, p. 37 et 168.

[2] Ces étoiles ne représentent pas les juifs fidèles martyrisés par Antiochus, comme le veulent la plupart des commentateurs, mais les dieux des peuples, à l'exception de Jéhovah, nommé immédiatement après, *le chef de l'armée* = le dieu des (faux) dieux.

XVII, 16, etc. Ailleurs, une étoile désigne un roi glorieux, par exemple David (Nomb. XXIV, 17) ou le roi de Babylone (Esaïe XIV, 12).

« Il faut savoir, dit le célèbre docteur juif Maïmonides, qu'il arrive fréquemment dans le discours d'Esaïe que lorsqu'il veut parler de la chute d'une dynastie ou de la ruine d'une grande nation, il se sert d'expression telles que : *Les astres sont tombés, Le ciel a été bouleversé, Le soleil s'est obscurci, La terre a été dévastée et ébranlée*, et beaucoup d'autres métaphores semblables. C'est comme on dit chez les Arabes en parlant de celui qu'un grand malheur a frappé : *Son ciel a été renversé sur sa tête*. De même, lorsqu'il décrit la prospérité d'une dynastie ou un renouvellement de fortune, il se sert de métaphores telles que l'*augmentation de la lumière du soleil et de la lune, le renouvellement du ciel et de la terre*, et autres expressions analogues. » Il cite Esaïe XIII, 10, 13, puis il ajoute : « Je ne pense pas qu'il y ait un seul homme dans lequel l'ignorance, l'aveuglement, l'attachement au sens littéral des métaphores et des expressions oratoires soient arrivés au point qu'il pense que les étoiles du ciel et la lumière du soleil et de la lune aient été altérées lorsque le royaume de Babylone périt, ou que la terre soit sortie de son centre, comme s'exprime le prophète. Mais tout cela est la description de l'état d'un homme mis en fuite, qui voit toute lumière en noir, trouve toute douceur amère et s'imagine que la terre lui est trop étroite et que le ciel s'est couvert sur lui[1]. »

Après avoir cité quelques autres textes du même genre, il ajoute : « Considérez, vous qui avez des yeux, s'il y a dans ces textes quelque chose qui soit obscur ou qui puisse faire penser que le prophète décrive un événement qui arrivera au ciel et si c'est là autre chose qu'une métaphore pour dire que leur règne sera détruit, que leur fortune sera abattue et que les

[1] *Guide des égarés*, édition Munk, tome II, p. 211 ss. Maïmonides cite encore Esaïe XXIV, 17-20, 23; XXX, 19, 26; XXXIV, 3-5; LI, 3-6, 16; LIV, 10; LX, 20; LXV, 15-19; Jér. IV, 23; Hez. XXXII, 7 s.; Joël II, 10; Amos VIII, 9 s.; Mik. I, 3 s.; Hag. II, 6 s.; Ps. LX, 4; XLVI, 3; Jug. V, 4, Joël, III, 3-5, etc.

dignités de leurs grands s'évanouiront avec une extrême rapidité. C'est comme s'il disait que les personnages comparables aux étoiles par la solidité, par l'élévation de position et par l'éloignement des vicissitudes, tomberont dans le plus court délai. Ceci est trop clair pour qu'on en parle dans un traité comme celui-ci... Mais la nécessité nous y a appelé ; car le vulgaire et même ceux qu'on prend pour des gens distingués tirent des preuves de ce verset sans faire attention à ce qui se trouve avant et après et sans réfléchir à quel sujet cela a été dit. »

Un peu plus loin : « En parlant de la restauration du royaume des Israélites, de sa stabilité et de sa durée, il dit que Dieu produira de nouveau un ciel et une terre ; car dans son langage, il s'exprime toujours au sujet du règne d'un roi comme si c'était un monde propre à celui-ci, à savoir : un ciel et une terre : « *Je mets mes paroles dans ta bouche..... pour implanter les cieux, pour fonder la terre et pour dire à Sion : Tu es mon peuple* (Esaïe LI, 16). »

Enfin après avoir cité Esaïe LXV, 15-19, Maïmonides conclut en ces termes : « Tu as donc maintenant une explication claire de tout le sujet. C'est que, après avoir dit : *Voici, je crée des cieux nouveaux et une terre nouvelle,* il l'explique immédiatement en disant : *Voici, je crée Jérusalem pour l'allégresse et son peuple pour la joie.* »

« Les grandes calamités publiques, dit aussi Bossuet, sont décrites dans les prophètes comme si c'était un renversement de toute la nature ; la terre tremble, le soleil s'obscurcit, la lune devient toute sanglante, les étoiles tombent : c'est qu'il semble que tout périt pour ceux qui périssent[1]. »

Ces métaphores ne sont assurément pas plus étonnantes qu'un grand nombre d'autres, qu'on lit aussi dans les prophètes et dont personne n'a jamais songé à mettre en doute le caractère figuré : par exemple : « Les monts et les collines éclateront de joie devant vous, et tous les arbres des champs frapperont des mains. » (Esaïe LV, 12.)

Les nombreux passages des prophètes auxquels Jésus fait allusion ici, comme nous le verrons, doivent être entendus,

[1] *L'Apocalypse avec une explication* (à VI, 12).

sinon tous, du moins la plupart, dans un sens figuré. Aussi plusieurs des Pères de l'Eglise (Origène, Augustin, etc.), de nos anciens théologiens (Grotius, Leclerc, Vitringa, Beausobre et Lenfant, David Martin, etc.) et des théologiens modernes de toute nuance (Dorner, Hengstenberg, Stier, Schérer, Lutteroth, Mazel, etc.) ont-ils reconnu le caractère figuré du v. 29.

D'après saint Augustin, le sens tropique (figuré) est beaucoup plus probable, plus croyable que le sens littéral [1]. « Etre précipité du ciel, dit Dorner, signifie être privé de l'éclat de la fortune ou du pouvoir ; l'homme puissant, en effet, est pareil à une étoile qui brille au ciel..... Le sens de ce passage est donc : Tout ce qui paraissait grand et élevé dans l'ancien état du monde sera précipité de son élévation et de sa puissance [2]. »

Mais ce qui démontre mieux encore le caractère figuré de cette description de l'obscurcissement et de la chute des astres, c'est qu'ailleurs Jésus-Christ, d'accord avec les prophètes et tout l'Ancien Testament, envisage la ruine du ciel et de la terre comme une chose tout à fait invraisemblable. « Il est plus facile, dit-il, que le ciel et la terre passent qu'il ne l'est qu'un riche entre au royaume de Dieu.» (Luc XVI, 17.) Comme il dit un peu plus loin : « Il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille » etc. (XVIII, 25), il en résulte que la destruction du ciel et de la terre et le passage d'un chameau par le trou d'une aiguille sont deux choses à peu près aussi faciles, aussi vraisemblables l'une que l'autre. Il ne peut donc pas avoir, dans le texte qui nous occupe, décrit la ruine de l'univers.

On nous objectera sans doute qu'il a dit aussi : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (Mat. XXIV, 35.)

Mais il faut avoir bien peu réfléchi à cette parole pour s'imaginer qu'elle renferme une affirmation de la destruction future

[1] *Civ. D.* XX, 24, 1.

[2] Cité par Mazel, *Le retour de Jésus-Christ* (1878), p. 305. On trouvera là les textes de ces divers théologiens, et plusieurs preuves de l'impossibilité du sens littéral.

du monde. Si quelqu'un disait : « Les fleuves remonteront vers leurs sources, mais je ne ferai pas cela ! » qui serait assez simple pour croire qu'il affirme qu'un jour les fleuves remonteront vers leurs sources ? Il en est de même de la parole en question ; elle signifie : Quand même ce qu'il y a de plus inébranlable serait ébranlé et détruit, mes paroles ne le seront jamais.

Et tel est aussi le sens de cette locution dans l'Ancien Testament (cf. Job XIV, 12 ; Ps. LXXII, 5, 7, 17 ; LXXXIX, 3, 30 ; Jér. XXXI, 34-36[1]. ; XXXIII, 20 s. ; Bar. I, 11 ; III, 32, etc.). Les Hébreux, en effet, considéraient l'univers comme éternel, non dans le passé, mais dans l'avenir[2]. Même l'auteur du Ps. CII et le second Esaïe (LI, 6) n'affirment pas que les cieux et la terre passeront, mais que, quand même ils passeraient, Dieu et ses perfections demeureraient toujours les mêmes[3]. Les nouveaux cieux et la nouvelle terre dont parle le même prophète (Esaïe LXV, 17) ne sont qu'une image poétique du grand changement qui va s'opérer dans la condition du peuple de Dieu par suite du retour de l'exil. Enfin, quand il dit : « Les montagnes changeront de place..., mais ma grâce ne s'écartera pas de toi, » (LIV, 10), qui ne comprend que cela signifie également : Les montagnes *changeraient* de place que ma grâce ne s'écarterait pas de toi[4] ?

Le caractère imagé de cette description ressort aussi de la comparaison d'une description analogue dans l'Apocalypse (VI, 12-17). Là aussi le soleil et la lune s'obscurcissent, les astres tombent du ciel, etc. ; ce qui n'empêche pas qu'il est encore question, un peu plus loin (VIII, 12 ss.), des astres qui sont de nouveau obscurcis, et des habitants de la terre, qui continuent à être châtiés.

[1] D'après ce texte, il est aussi impossible que les lois de la nature passent qu'il l'est de mesurer la hauteur du ciel ou la profondeur de la terre.

[2] Gen. IX, 21 s. XLIX, 26 ; Deut. XXXIII, 15, Ps ; LXXVIII, 69, CIV, 5 ; Hez. XXXVI, 2, Eccl. I, 4 etc.

[3] Cela est évident dans le texte d'Esaïe, que le Ps. CII, 27 et 28 a imité.

[4] Ce n'est pas un texte isolé de la seconde épître de Pierre (III, 10) qui pourrait contre-balancer l'enseignement unanime de toute la Bible sur ce point.

On peut se demander seulement si les astres qui s'obscurcissent ou tombent du ciel sont l'image des faux dieux, qui étaient pour la plupart identifiés avec les astres, ou celle des princes de ce monde, dont la gloire s'obscurcira et qui seront précipités de leur élévation. La première interprétation me paraît meilleure. Les astres et les *armées* des cieux qui seront ébranlées, représentent toutes les divinités païennes[1]. Et comme les faux dieux étaient souvent considérés comme des démons, nous avons ici une description analogue à celle d'Apoc. XII, 7 ss. et à la parole de Jésus lui-même : « Je voyais Satan tombant du ciel comme un éclair. »

Toutefois, comme le sens général demeure essentiellement le même, qu'il s'agisse spécialement de la chute du *polythéisme* ou de celle du monde païen en général, nous pouvons nous dispenser de discuter cette question. Il s'agit, en tout cas, d'un ébranlement social (religieux et peut-être aussi politique), et non d'un bouleversement de la nature.

4. La plupart des interprètes qui ont reconnu le caractère figuré du v. 29 se sont arrêtés là, et, satisfaits d'avoir montré que la fin du monde ne devait pas, d'après ce texte, suivre *immédiatement* la ruine de Jérusalem, ils ont considéré la venue du Fils de l'homme décrite dans les versets suivants comme devant avoir lieu après la destruction du monde antique, à une époque indéterminée, mais lointaine. C'est, à notre avis, une fâcheuse inconséquence. Si le début de la description est figuré, pourquoi la suite ne le serait-elle pas aussi? D'autant plus qu'elle parle précisément de cette venue glorieuse du Fils de l'homme, qui, nous l'avons montré, a partout ailleurs un sens figuré !

Du reste, c'est retomber dans des difficultés tout aussi grandes que celles qu'on voulait éviter. En effet, 1° non seu-

[1] *Αἱ δυνάμεις τῶν οὐρανῶν* = צבאות השמים cf. Deut. IV, 19; Esaïe XXXIV, 4, etc.; Dan. IV, 32; Hermas, *Vis.* I, 3, 4. (*ὁ θεὸς τῶν δυνάμεων* = le Dieu des *armées*.) — Puisqu'elles sont mentionnées à la suite des astres, *les armées des cieux* doivent désigner, non les astres eux-mêmes, mais les esprits mauvais répandus dans l'espace (cf. Eph. VI, 12; Col. II, 15). Cf. 1 Rois XXII, 19; Ps. CIII, 21; CXLVIII, 2, où *l'armée des cieux* ou les armées de Jéhovah = les anges.

lement rien n'indique que l'apparition du signe du Fils de l'homme (v. 30) doive être postérieure de plusieurs siècles à la ruine du monde païen décrite immédiatement avant, mais le mot *alors* (τότε) indique clairement que ces deux événements seront à peu près contemporains.

2° Jésus déclare immédiatement après à ses auditeurs qu'ils seront témoins de toutes les choses qu'il vient de dire, que « cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées. » (v. 32-34.) Que *toutes ces choses* ne puissent être que celles dont il vient d'être question, par conséquent la ruine de Jérusalem, l'ébranlement du paganisme et la venue du Fils de l'homme, c'est ce qui ne doit pas avoir besoin de démonstration. D'autant plus que partout, nous l'avons vu, cette venue glorieuse est représentée comme prochaine, nulle part comme lointaine. On n'a donc rien gagné à considérer le v. 29 comme figuré ; si la venue de Jésus-Christ décrite aussitôt après est une venue matérielle, Jésus s'est trompé.

Que dis-je ? il s'est trompé ! Ce serait peu de chose, et quelques-uns de nos lecteurs pourraient n'être pas très sensibles à une telle considération. Mais, si dans ce passage il a parlé d'un retour final pour le jugement, il s'est mis en contradiction avec ses propres paroles et n'a su ce qu'il disait ! En effet, il représente ici, comme partout, son retour comme prochain, tandis qu'il a commencé par dire que la fin du monde était encore bien loin !

Mais il y a plus encore. Que signifierait alors la parabole empruntée à la germination du figuier ? De quoi *toutes ces choses* (v. 33) pourraient-elles bien être le signe, si *toutes ces choses* étaient la destruction du monde (physique ou antique, peu importe) et la parousie pour le jugement dernier? « Quand vous aurez vu » la ruine du monde et le Fils de l'homme venant sur les nuées pour le jugement, « sachez que... » Quoi ? Qu'est-ce qui *sera proche* ?... Ne se sent-on pas ici acculé dans une impasse ?

Non, les v. 29-35 sont inséparables ; ils décrivent des événements prochains, contemporains les uns des autres, et ces événements ne sont ni la fin du monde, ni une venue de Jésus-

Christ pour le jugement dernier, ni la résurrection des morts et le jugement, auxquels il n'y a pas d'ailleurs la moindre allusion.

Ce qui le prouve, c'est que

1° Les v. 29-35 décrivent des événements prochains, tandis que Jésus a déclaré précédemment, non seulement ici (v. 6 et 14), mais encore dans les paraboles du levain, du grain de sénevé et aussi dans celle de la semence, conservée par saint Marc (IV, 26-29), que la fin du monde est encore bien loin.

2° La venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel décrite ici et sa parousie pour le jugement sont nettement distinguées au v. 36. La première est prochaine : elle suivra de près la ruine de Jérusalem et l'ébranlement du monde (païen) (v. 29 ss.); elle aura lieu avant la fin de la génération contemporaine (v. 33 s.). De la seconde, au contraire, nul ne connaît ni le jour ni l'heure (v. 36); elle arrivera au moment où l'on s'y attendra le moins (v. 37, XXV, 30) [1].

Il y a opposition manifeste entre ces deux affirmations. Supposer que Jésus a voulu dire que sa parousie était prochaine, mais que cependant nul n'en savait exactement le moment précis, c'est lui attribuer gratuitement une pensée puérile et indigne, non seulement de lui, mais de tout homme sensé.

3° La venue décrite dans ces versets n'est point appelée *parousie,* tandis que ce mot est employé immédiatement avant (v. 27) et après (v. 37), quand il s'agit du jugement.

4° Dans cette description il n'est question ni de résurrection des morts ni de jugement dernier, tandis que le jugement est décrit plus loin (XXV, 31-46), après qu'il a été dit à plusieurs reprises que nul n'en connaît ni le jour ni l'heure. Or est-il admissible que Jésus ait parlé deux fois dans le même discours, à un si grand intervalle, du même événement, la première fois en le représentant comme prochain, la seconde fois après avoir dit et répété que l'époque en était incertaine? Admettre cela, c'est introduire dans ce discours une confusion inextrica-

[1] Il en résulte que la venue glorieuse du Fils de l'homme et sa parousie sont deux choses assez différentes, et non identiques, comme on le croit communément.

ble ; c'est mettre Jésus en contradiction, non seulement avec l'histoire, puisque la parousie, telle qu'on l'entend, n'a pas eu lieu avant la fin du siècle apostolique, mais aussi avec son propre enseignement, puisque, après avoir déclaré qu'elle était proche, il aurait dit que l'époque en était incertaine (v. 36), et puisque ailleurs il représente la fin du monde, avec laquelle on fait généralement coïncider cette venue pour le jugement, comme très éloignée.

« Il est certain, dit Keim [1], que celui qui avait refusé (aux Pharisiens) de faire des signes dans le ciel... ne pouvait pas parler de miracles s'accomplissant dans le soleil, la lune et les étoiles et d'un « signe du Fils de l'homme paraissant dans le ciel, » à moins d'avoir cessé d'être lui-même, pour devenir un simple Juif. » Cela nous paraît tout à fait évident. Seulement nous n'en concluons pas, comme cet historien audacieux et arbitraire de la vie de Jésus, que la portion du discours prophétique où se trouvent ces expressions n'a pas été prononcée par le Sauveur, mais lui a été attribuée plus tard par quelque judéo-chrétien. Nous en concluons simplement que les commentateurs eschatologiques n'ont pas compris le sens de ces paroles de Jésus et qu'elles doivent être interprétées à la lumière des prophètes (non des pseudépigraphes) d'une manière qui cadre avec tout le reste de son enseignement.

5. Ce passage offre à l'interprétation eschatologique les plus grandes difficultés. On parle souvent de l'invraisemblance de l'interprétation figurée ou symbolique ; il serait beaucoup plus juste de parler de l'invraisemblance de l'interprétation littérale.

1° Comment Jésus aurait-il placé immédiatement après la ruine prochaine de Jérusalem la fin du monde, qu'il relègue ailleurs dans un avenir indéfini, mais lointain ?

2° Quel pourrait bien être ce signe du Fils de l'homme, puisque le caractère de la parousie est précisément d'arriver à l'improviste ?

3° Pourquoi toutes les tribus de la terre se frappent-elles la poitrine à la vue de ce signe ?

[1] *Geschichte Jesu*, III, p. 198.

4° Pourquoi les anges rassemblent-ils les élus seulement, et seulement ceux qui vivent encore au moment de la parousie? Que deviendront donc ceux qui sont morts? pourquoi n'est-il pas parlé de résurrection ? Et que deviendront les méchants ? Pourquoi n'est-il pas question de jugement?

Enfin les anges « rassemblent les élus des quatre vents, des extrémités des cieux jusqu'à leurs extrémités, » c'est-à-dire du monde entier. Jésus s'imaginait donc que dans l'intervalle d'une génération sa doctrine se serait répandue jusqu'aux derniers bouts du monde ! lui qui l'avait comparée au grain de blé ou de sénevé qui pousse peu à peu, au levain qui insensiblement pénètre toute la pâte !

Est-ce assez de difficultés, de contradictions, d'impossibilités ?...

Voyons, au contraire, si tout cela ne s'explique pas assez bien dans l'interprétation figurée.

6. Pour comprendre le sens de cette description, il faut remarquer qu'elle est empruntée en très grande partie à diverses prédictions des anciens prophètes relatives à l'abaissement des nations païennes et à la délivrance du peuple d'Israël exilé. Les principaux de ces textes sont Joël III, Esaïe XI, XIII et XIV, XXIV-XXVII, XXXIV, Jérémie XXX-XXXII, Esaïe XLIX et LXVI, Hag. II, 6 ss. Il faut y joindre Daniel VII, que nous avons déjà suffisamment discuté, et Zakarie XII, que nous étudierons en dernier lieu.

D'après les premiers de ces textes, conçus la plupart en un langage manifestement poétique et figuré, au jour où l'Eternel délivrerait son peuple, le soleil et la lune devaient s'obscurcir [1], les astres tomber du ciel [2], les cieux ou toutes les armées des cieux être ébranlés [3].

Alors le Messie ou l'Eternel lui-même (par l'organe du Mes-

[1] Joël III, 4; Esaïe XXIV, 21-23; XIII, 10 : *σκοτισθήσεται τοῦ ἡλίου ἀνατελλοντος, και ἡ σελήνη οὐ δώσει τὸ φῶς αὐτῆς*. LXX. Cf. aussi Hez. XXXII, 7 s., où il s'agit simplement de la défaite de l'Egypte par les Kaldéens, et Joël II, 10; IV, 15 : *ἀστρα* (ou *οἱ ἀστέρες*) *δύσουσι* [*τὸ*] *φέγγος αὐτῶν*.

[2] Esaïe XIII 10 : *οἱ ἀστέρες τοῦ οὐρανοῦ*.... XIV, 12 ss. : *πῶς ἐξέπεσεν ἐκ τοῦ οὐρανοῦ ὁ ἑωσφόρος*;

[3] Esaïe XXXIV, 4 : *καὶ τακήσονται πᾶσαι αἱ δυνάμεις τῶν οὐρανῶν... καὶ πάντα*

sie) devait élever une bannière (נֵס, *σημεῖον* LXX) vers les peuples [1], rassembler à son de trompe (*σάλπιγγι μεγάλῃ*) les enfants d'Israël dispersés [2], et envoyer des messagers, des missionnaires israélites parmi toutes les nations pour les convertir au culte du vrai Dieu [3] et les incorporer au peuple d'Israël [4].

τὰ ἄστρα πεσεῖται. XIII, 13: J'ébranlerai les cieux (texte hébreu). Hag. II, 6 : *σείσω τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν.*

[1] Esaïe XI, 12 : *ἀρεῖ σημεῖον εἰς τὰ ἔθνη* et il rassemblera Israël des quatre bouts de la terre. XLIX, 22 : *συσσημόν* (= *σημεῖον*) *μου.* La prière juive *Shemoné-esré*, 10e bénédiction : *Elève une bannière*, fait manifestement allusion à ces deux textes d'Esaïe. (Pour l'image cf. Esaïe V, 26, XIII, 2 ; Jér. IV, 5 s.)

Cf. aussi *Pesiqtha zoutartha*, à Nomb. XXIV, 17 (cité par Castelli, *Il Messia*, p. 348, et Dalman, *Der leidende und der sterbende Messias*, p. 10-13) : « Qu'il plaise à notre Père céleste que le verset : Il lèvera une bannière vers les peuples et rassemblera les dispersés d'Israël (Esaïe XI, 12), s'accomplisse en nos jours ! »

[2] Esaïe XXVII, 12 s. : Vous serez rassemblés un à un, enfants d'Israël (texte hébreu). *Ἐν τῇ ἡμέρᾳ ἐκείνῃ σαλπιοῦσι τῇ σάλπιγγι τῇ μεγάλῃ, καὶ ἥξουσι...* Mik. II, 12; IV, 6; Jér. XXX, 21; XXXI, 7 : *συνάξω αὐτοὺς ἀπ' ἐσχάτου τῆς γῆς...* 10. XXXII, 37; Deut. XXX, 3 ss. : *πάλιν συνάξει σε ἐκ πάντων τῶν ἐθνῶν... ἀπ' ἄκρου τοῦ οὐρανοῦ ἕως ἄκρου τοῦ οὐρανοῦ, ἐκεῖθεν συνάξει σε Κυριος...* Hez. XXXIV, 13; XXXIX, 27; Esaïe XLIII, 5 ss. : *ἀπὸ ἀνατολῶν... καὶ ἀπὸ ὀνσμῶν συνάξω σε...* XLIX, 5; LVI, 8; Zak. II, 6 : *ἐκ τῶν τεσσάρων ἀνέμωντοῦ οὐρανοῦ συνάξω ὑμᾶς.* VII, 7. Bar. IV, 36 s., V, 5-9; Tob. XIII, 5; Sir. XXXIII. 11 : *συνάγαγε πάσας φυλὰς Ἰακώβ.* Psal. Sal. XI, 3 ss., XVII, 28 : (Le Messie) *συνάξει λαον ἁγιον... καὶ κρινεῖ φυλὰς λαου...* 2 Mak. I, 27 : *ἐπισυνάγαγε τὴν διασπορὰν ἡμῶν.* II, 7, 18 : *ταχέως ἡμᾶς ἐλεήσει καὶ ἐπισυνάξει ἐκ τῆς ὑπὸ τὸν οὐρανον...* Philon, *De exsecrationibus*, 8 et 9. Prières juives, *passim*, surtout Shemoné esré, 10e bénédiction. 4 Esdr. XIII, 12 : Vidi ipsum (Messiam)... vocantem (ou *colligentem*, v. 39) ad se multitudinem aliam pacificam. *Omnium hæresium refutatio* (*Philosophoumena*), IX, 30 : *Χριστὸν προσδέχονται* [*οἱ Ἰουδαῖοι*]... *ὃς ἐπισυνάξας τὸ πᾶν ἔθνος Ἰουδαίων, πάντα τὰ ἔθνη πολεμήσας, ἀναστήσει αὐτοῖς τὴν Ἱερουσαλὴμ πόλιν βασιλίδα, εἰς ἣν ἐπισυνάξει ἅπαν τὸ ἔθνος...* Voy. aussi les textes rabbiniques cités par Bertholdt, *Christologia Judæorum*, p. 79 s. — « Les exilés se rassembleront, d'après la parole : Alors on sonnera d'une grande trompette. » (Esaïe XXVII, 13.) *Pesiqtha zoutartha*, ibid. Voy. la note précédente. — Cf. aussi *Διδαχὴ τῶν ἀποστόλων*, 9 : Puisse ton Eglise être rassemblée des bouts de la terre dans ton royaume ! 10. Amène-la des quatre vents dans ton royaume, que tu lui as préparé (*σύναξον αὐτὴν ἀπὸ τῶν τεσσάρων ἀνέμων...*).

[3] Mik. V, 7; Esaïe LXVI, 18 ss. : *ἐξαποστελῶ ἐξ αὐτῶν σεσωσμένους εἰς τὰ ἔθνη... καὶ ἀναγγελοῦσι τὴν δόξαν μου ἐν τοῖς ἔθνεσι...*

[4] *Ibid*, *καὶ ἀπ' αὐτῶν λήψομαι ἱερεῖς καὶ λευίτας...* Cf. LVI, 7 s.

Il est à peine nécessaire de dire que cette bannière et cette grande trompette sont de pures images poétiques. Mais il est peut-être moins inutile de faire observer que la seconde de ces images est empruntée à une des coutumes religieuses des Hébreux. Pour appeler le peuple aux cérémonies sacrées, les prêtres sonnaient de deux trompettes d'argent qui remontaient jusqu'au temps de Moïse[1]. On s'en servait en particulier pour donner le signal du jubilé, ce qui devait avoir lieu le jour des expiations, chaque cinquantième année (Lév. XXV, 9).

Eh bien! de même, pour rassembler les Israëlites exilés, on sonnera, pour ainsi dire, d'une grande trompette (Es. XXVII, 13), assez grande pour être entendue jusqu'en Assyrie et en Egypte. Ce sera pour eux le signal de la *délivrance*, d'une sorte de *jubilé* succédant aux misères de l'exil (cf. Esaïe LXI, 1-3 à Lév. XXV, 9 ss.) : ils seront rétablis dans la possession de leur pays, comme au bout de 50 ans les Israélites tombés dans la pauvreté devaient être rétablis en possession de leur héritage, et ils reviendront en Sion adorer l'Eternel.

Jésus étend à l'humanité tout entière, comme le second Esaïe[2], ce que les autres prophètes avaient dit plus spécialement du peuple juif : Puisqu'il est le Messie, sa *bannière* ne tardera pas *à paraître dans le ciel ;* il ne tardera pas à *rassembler* comme avec *une grande trompette*[3], non seulement les

[1] Nomb. X, 1-10. Joël II, 15 s. Ps. LXXXI, 4.

[2] Cf. Esaïe XLIX, 6-22, etc.

[3] MM. Westcott et Hort ont vu que la *grande trompette* fait allusion à Esaïe XXVII, 13, mais non que le *σημεῖον* provient aussi du même prophète. Voy. leur édition du Nouveau Testament grec. — L'allusion à notre interprétation de ce dernier terme dans la *Revue théologique*, 1883, p. 545, repose sur des communications verbales. — Notre interprétation de ce texte donne la clef d'un passage fort obscur de la *Didachê*, qui y fait allusion. Dans la description des derniers temps par laquelle se termine ce livre, dont la découverte récente a fait tant de bruit, il est parlé d'un *σημεῖον ἐκπετάσεως ἐν οὐρανῷ*, suivi du *σημεῖον φωνῆς σάλπιγγος* et de la résurrection des morts. Or ce *signe de déploiement* ne peut signifier qu'une enseigne ou *étendard destiné à être déployé dans le ciel.*

Cf. aussi Ignat., *ad Smyrn.* I : *ἵνα ἄρῃ* (Jésus) *σύσσημον εἰς τοὺς αἰῶνας διὰ τῆς ἀναστάσεως εἰς τοὺς ἁγίους καὶ πιστοὺς αὐτοῦ, soit parmi les Juifs soit parmi les nations.*

juifs dispersés, mais tous les élus dans le monde entier. Il ne le fera pas lui-même, puisqu'il va mourir et entrer dans la gloire céleste, mais il le fera par l'organe de ses ἄγγελοι, c'est-à-dire de ses apôtres (les deux mots sont synonymes) et des missionnaires chrétiens qui se répandront dans le monde et « rassembleront en une seule famille spirituelle les enfants de Dieu dispersés. » (Jean XI, 52 ; cf. Eph. II, 13-22.)

Que les messagers de l'Evangile aient pu être appelés ainsi, surtout dans une description si hautement poétique, c'est ce qui ne saurait être mis en doute [1]. V. 1 Tim. III, 16 : (cf. 1 Cor. XV, 5-8), Luc IX, 52, VII, 24, 27, etc. N'est-il pas naturel que l'Evangile (εὐαγγέλιον), le bon message, soit annoncé par des *messagers* (ἄγγελοι) ?

Ces messagers *rassembleront* les élus dans le monde entier. Jésus n'avait-il pas comparé le royaume de Dieu à un filet jeté dans la mer, qui *rassemble* ou ramasse (συναγαγούσῃ) toutes sortes de choses (Mat. XIII, 47) ? N'avait-il pas appelé ses apôtres à être des pêcheurs d'hommes (IV, 19) ? Ne les avait-il pas envoyés moissonner (Mat. IX, 37, Jean IV, 38), rassembler ces multitudes errantes et misérables comme des brebis sans berger (Mat. IX, 36) ? N'avait-il pas voulu lui-même *rassembler* (ἐπισυναγαγεῖν) les enfants de Jérusalem comme une poule *rassemble* ses poussins sous ses ailes (XXIII, 37) ? N'avait-il pas annoncé récemment dans la parabole des noces (Mat. XXII, 1-10) que puisque les Juifs n'avaient pas voulu se rendre à son invitation, au banquet spirituel qu'il leur avait offert, Dieu allait les détruire, *brûler leur ville* (v. 7) et qu'*après cela* il enverrait ses serviteurs « *rassembler* tous ceux qu'ils trouveraient, » c'est-à-dire les païens [2] ? Et, qu'on le remarque bien, ici comme dans le discours eschatologique, ce

Qu'on se rappelle aussi le *labarum* de Constantin avec l'inscription : Hoc signo vinces. Que de fois n'a-t-on pas parlé de l'étendard de la croix !

[1] C'est l'interprétation de David Martin, Beausobre et Lenfant, Lightfoot, M. Lutteroth, Olshausen lui-même, qui suit pourtant en général l'interprétation eschatologique, etc. Cf. la fin de l'évangile de Marc d'après quelques manuscrits : *Ἰησοῦς ἀπὸ ἀνατολῆς καὶ ἀχρὶ δύσεως ἐξαπέστειλεν δι' αὐτῶν (ἀποστολων) τὸ ἱερὸν... κήρυγμα...* Voy. l'édition de Westcott et Hort.

[2] Cf. aussi Luc XIV, 16-23 ; Jean XII, 32, etc.

rassemblement des élus a lieu immédiatement après la ruine de Jérusalem. L'envoi des messagers du second de ces textes (XXIV, 31) est donc identique à l'envoi des serviteurs de la parabole. Nouvelle preuve que les ἄγγελοι qui vont « rassembler les élus des 4 vents » « avec une grande trompette » ne sont pas les anges, mais les apôtres et les autres prédicateurs de l'Evangile, et que ce passage ne parle nullement d'une venue de Jésus pour la résurrection et le jugement dernier, dont il n'est d'ailleurs nullement question dans tout le contexte, mais pour l'extension puissante de son royaume, c'est-à-dire de l'Eglise chrétienne, dans le monde païen. Après avoir dans la parabole, annoncé que la conversion graduelle des païens suivrait de près la ruine de Jérusalem, Jésus n'a pas pu déclarer, peu de jours après, qu'il reviendrait immédiatement à la suite de cette ruine pour juger le monde. Il se serait mis en contradiction non seulement avec lui-même, mais avec les notions les plus élémentaires de la justice et du bon sens. De quel droit, à quel titre aurait-il pu, peu de temps après la ruine de Jérusalem, qu'il savait prochaine, juger un monde, des nations, « toutes les nations » (XXV, 32), qui n'auraient pas eu le temps de recevoir le message du salut? N'est-il pas de toute évidence que Jésus ne peut pas avoir tenu un pareil langage, et que le discours eschatologique ne saurait être la réfutation et le renversement de tout ce qu'il avait enseigné auparavant?

L'apôtre Jean l'avait bien compris, il savait que son Maître était mort « pour *rassembler* en un seul (corps) les enfants de Dieu dispersés » (Jean XI, 52.) « Les enfants de Dieu dispersés, dit Dorner à propos de ce texte, devaient être rassemblés par la croix comme *par une bannière*[1]. » C'est là précisément le sens du σημεῖον du discours eschatologique. Ce mot n'est pas ici la traduction de l'hébreu אוֹת (*oth*), *signe*, comme on le croit généralement, mais de נֵס (*nès*) *enseigne* ou *bannière*.

Quant à la grande trompette, on peut y voir, si l'on veut, une image de la prédication puissante des messagers du salut,

[1] Dorner, *Glaubenslehre*, II, p. 518. Cf. aussi Calvin : « La puissance céleste de laquelle il sera environné servira comme d'une *enseigne déployée* pour contraindre tout le monde à le regarder. »

d'après ces paroles des prophètes: Elève ta voix comme la trompette (Es. LVIII, 1)! [Mets] la trompette à ta bouche (Hos. VIII, 1)[1]! Mais il ne faut pas oublier que cette expression est empruntée à Esaïe XXVII, 13, où elle est une pure image de la puissance avec laquelle Dieu appellera son peuple.

Les mêmes images se retrouvent dans une prière que les anciens Juifs prononçaient trois fois par jour et qu'ils répètent encore aujourd'hui. La dixième demande de la prière nommée *Shemôné-esré*, c'est-à-dire *les 18* (bénédictions), est ainsi conçue :

« Sonne d'une *grande trompette* pour notre délivrance, et élève *une bannière* (nês) *pour rassembler nos exilés*, et rassemble-nous *des quatre bouts de la terre*. Béni sois-tu Seigneur, qui *rassembles les dispersés* de ton peuple d'Israël. »

Ce que les Juifs demandaient pour leurs compatriotes seulement, Jésus l'annonce et le promet pour tous les peuples du monde. Et il le fait d'après les promesses des prophètes eux-mêmes, qui avaient prédit que toutes les nations se convertiraient un jour au culte du vrai Dieu[2], et dont l'un des plus grands, celui qui écrivait vers la fin de l'exil de Babylone et qui mérite encore plus que tous les autres le titre de précurseur du christianisme, dit en propres termes, comme Jésus dans le texte qui nous occupe, que l'Eternel enverra aux nations païennes des missionnaires pour les instruire et les convertir :

« Je viens pour rassembler toutes les nations et les langues (ἔρχομαι συναγαγεῖν πάντα τὰ ἔθνη...) : ils viendront et verront ma gloire. Et je ferai d'eux (des serviteurs de Dieu, v. 14) un signe et j'en *enverrai vers les nations* (ἐξαποστελῶ... εἰς τὰ ἔθνη), à Tharsis, à Poul, à Loud etc., aux îles lointaines, qui n'ont pas entendu parler de moi et n'ont pas vu ma gloire, et ils

[1] Cf. Origène, *Hom. sur Josué*, VI: Veniens Dominus noster J. C., cujus ille prior filius Nave designabat adventum, mittit sacerdotes *apostolos suos portantes tubas ductiles, prædicationis magnificam cœlestemque doctrinam*. Sacerdotali tuba primus in Evangelio suo Matthæus increpuit, Marcus quoque, etc.

[2] Es. II, 1-4 (= Mik, IV, 1-4), XIX, 18-25, etc.

annonceront ma gloire parmi les nations (καὶ ἀναγγελοῦσι τὴν δόξαν μου ἐν τοῖς ἔθνεσι), et ils *amèneront* tous vos frères de toutes les nations (καὶ ἄξουσι τοὺς ἀδελφοὺς ὑμῶν ἐκ πάντων τῶν ἐθνῶν) en offrande à l'Eternel..... et j'en prendrai pour sacrificateurs et lévites, dit l'Eternel (Es. LXVI, 18-21). »

Jésus ne fait-il pas allusion à ces paroles dans le discours eschatologique ? et dira-t-on encore que les ἄγγελοι *envoyés pour rassembler* les élus des quatre vents sont des anges ?

On nous objectera probablement que la même locution : « Le Fils de l'homme enverra ses anges... » est employée ailleurs, dans la parabole de l'ivraie (Math. XIII, 41, cf. 49 s.), où il est question du jugement et de la fin du siècle et qu'ainsi elle doit avoir le même sens dans le discours eschatologique.[1] Mais si la locution est la même, l'idée est bien différente. Ic les ἄγγελοι *rassemblent les élus* du monde entier (dans le royaume de Dieu) ; dans la parabole de l'ivraie, au contraire, ils ramassent *les méchants*, les emportent *hors* du royaume (συλλέξουσιν ἐκ τῆς βασιλείας αὐτοῦ) et les jettent dans la fournaise ardente. Comment, au même moment, les anges pourraient-ils rassembler les élus dans un royaume d'où ils chassent les méchants ? S'ils y rassemblent les élus, c'est qu'il est à peine fondé ; s'ils en chassent les méchants, au contraire, c'est qu'il est fondé depuis longtemps, depuis assez longtemps pour que l'ivraie ait poussé au milieu du bon grain. Le texte du discours eschatologique se rapporte donc aux *débuts* de l'Eglise chrétienne, tandis que la parabole de l'ivraie parle d'une époque *postérieure*. L'identité d'expression ne saurait donc prouver l'identité de l'idée.

Et d'ailleurs, pourquoi les anges ne rassembleraient-ils que les élus, s'il s'agissait du jugement dernier ? Ils devraient, dans ce cas réunir tous les hommes bons et méchants, vivants et morts. Or il n'est question, dans le discours eschatologique, ni des méchants ni des morts ; il ne s'agit donc nullement du jugement dernier, mais de la fondation du royaume de Dieu parmi les peuples païens.

7. Nous avons réservé pour la fin une question obscure, dont la solution n'importe pas absolument à notre sujet, mais

qui reçoit de notre interprétation une vive lumière. Pourquoi toutes les tribus de la terre se lamentent-elles à la vue du *signe* ou plutôt de la *bannière* du Fils de l'homme ? car la lamentation a lieu seulement *après* l'apparition du *signe* ; on ne peut donc supposer que ce soit une lamentation de douleur et d'effroi à la vue de la ruine du monde ou du monde antique. D'ailleurs le passage de Zakarie auquel cette expression est empruntée (XII, 10) et celui de l'Apocalypse qui la reproduit (I, 7) montrent que ce n'est pas une lamentation d'effroi ou de douleur personnelle, mais de compassion ou de regret *sur* (ἐπί) Jésus-Christ crucifié.

Il faut remarquer, en effet, qu'il y a encore ici une allusion à un passage prophétique, considéré généralement comme messianique par les Juifs de ce temps. L'un des trois auteurs dont les écrits nous sont parvenus sous le nom de Zakarie dit que lorsque les Juifs se convertiront, ils pleureront *sur* celui qu'ils ont percé, comme on pleure sur un fils unique ou sur un premier-né, et que toutes les familles du royaume de Juda prendront part à ce deuil (XII, 10-14 : κόψονται ἐπ' αὐτόν... κόψεται ἡ γῆ κατὰ φυλὰς φυλάς... πᾶσαι αἱ ὑπολελειμμέναι φυλαί. Cf. Mat. v. 30 et Apoc. I, 7). Ici comme dans les autres textes auxquels il fait allusion dans ce discours, Jésus étend à l'humanité tout entière ce que les prophètes avaient dit du peuple d'Israël seulement. Il prédit qu'à la vue du signe du Fils de l'homme, paraissant dans le ciel de l'humanité à la place des puissances politiques et religieuses qui y occupaient auparavant la première place, « toutes les familles (ou tribus) de la terre se lamenteront. » Il faut donc que ce signe leur rappelle la mort sanglante du Messie. C'est ce que l'Apocalypse exprime encore plus clairement dans des termes empruntés à la fois à notre texte et à celui de Zakarie : « Voici, il vient avec les nuées et tout œil le verra, et (en particulier) *ceux qui l'ont percé*, et toutes les familles de la terre *se lamenteront sur lui.* » (Apoc. I, 7). N'est-ce pas dire que ce *signe* du Fils de l'homme ou plutôt cette *enseigne*, cette *bannière*, destinée à réunir autour du Messie tous les peuples du monde, ne peut être que la croix ? A cette vue tous les hommes sont saisis de douleur et de regret, sans

doute à la pensée que le Saint et le Juste ait pu être ainsi crucifié. Qui n'admirerait cette grande image et ne reconnaîtrait que cette prophétie se réalise depuis dix-huit siècles, qu'elle se réalisera éternellement ? Mais qui n'en reconnaîtrait en même temps le caractère figuré ? et comment placer une telle scène de regret et de repentir au moment de la fin du monde et du jugement dernier [1] ?

Ces nombreuses allusions à des textes prophétiques [2] qui tous se rapportent à la venue du Messie, à la délivrance du peuple d'Israël exilé et à la conversion du monde, prouvent que dans tout ce passage il s'agit bien de l'œuvre du Messie, de la fondation et des progrès de l'Eglise chrétienne dans le monde, du *rassemblement* d'une grande famille spirituelle dans une Sion nouvelle, et non de la fin du monde et du rassemblement des élus dans le ciel.

8. La parabole que le Seigneur ajoute (v. 32 et 33) pour illustrer sa pensée est aussi facile à comprendre dans notre interprétation qu'inexplicable dans l'interprétation eschatologique. Quand, vers la fin de l'hiver, les feuilles du figuier commencent à pousser, vous savez que la chaleur est proche et avec elle une nouvelle et abondante végétation. « De même, quand vous verrez toutes ces choses, » les choses énumérées précédemment : la ruine de Jérusalem, l'ébranlement du monde païen, le Fils de l'homme venant (spirituellement) sur les nuées du ciel et les prédicateurs de l'Evangile se répandant dans le monde entier (v. 15-31), sachez que quelque chose

[1] N'y avait-il pas aussi, dans la pensée du Sauveur, un rapport entre ce *σημεῖον* (nês), = la croix, et celui sur lequel Moïse éleva le serpent d'airain (Nomb. XXI, 8 s. : *ἐπὶ σημείου*) ? Cf. Jean III, 14. Il savait que le *σημεῖον* que, d'après Esaïe, le Messie devait élever pour les peuples, serait le même que celui sur lequel il devait être élevé lui-même.

[2] Il n'est pas jusqu'aux mots « depuis les extrémités des cieux jusqu'à leurs extrémités » qui ne soient une imitation de Ps. XIX, 7 : *ἀπ' ἄκρου τοὲ οὐρανοῦ... ἕως ἄκρου τοῦ οὐρανοῦ*. Cf. Deut. IV, 32; Jér. XLIX, 36 : *τέσσαρας ἀνέμους ἐκ τῶν τεσσάρων ἄκρων τοῦ οὐρανοῦ*. Mich. V, 4 : *ἕως ἄκρων τῆς γῆς*. Deut. XIII, 7; XXVIII, 64, etc.

Comparez aussi *μετὰ δυνάμεως κ. δόξης πολλῆς* (Mat. 30) à Mik. V : *ὖν ἰσχύϊ κ. ἐν τῇ δόξῃ ὀνόματος Κυρίου*.

d'analogue, un été spirituel, la grande moisson d'âmes dont il vient d'être question (v. 31) et que Jésus voyait en esprit depuis longtemps (IX, 37, Jean IV, 35-38), se prépare pour l'humanité[1]. Vous ne la verrez pas, mais vous en verrez du moins les signes précurseurs : « cette génération ne passera point que toutes ces choses (la ruine de Jérusalem, l'ébranlement du paganisme et les premières conquêtes du christianisme) ne soient arrivées. » (v. 34).

Et ce qui montre bien que « toutes ces choses » ne peuvent pas désigner ici la fin du monde, mais seulement la ruine de Jérusalem, l'ébranlement du paganisme et les premières conquêtes du christianisme, c'est que la même expression avait été employée par Jésus peu auparavant (XXIII, 36; Luc XI, 50 s.) pour désigner la ruine de Jérusalem. D'après ces textes, aussi bien que d'après celui qui nous occupe, Jésus prédit pour « cette génération », non la fin du monde et le jugement dernier, mais la ruine de Jérusalem et du judaïsme : « Tout le sang juste répandu sur la terre depuis le sang d'Abel.... viendra sur vous... Je vous le dis en vérité, *toutes ces choses* viendront *sur cette génération.* » N'est-il pas de toute évidence que les mots « Je vous le dis en vérité, *cette génération* ne passera point que *toutes ces choses* ne soient arrivées, » ont essentiellement le même sens?

Cette venue prochaine du royaume de Dieu est certaine : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (v. 35), c'est-à-dire : Quand même le ciel et la terre passeraient, mes paroles ne passeront pas.

VI

Le retour de Jésus-Christ d'après l'évangile de Jean.

Quant à l'Evangile de Jean, nous avons déjà dit et tout le monde sait que le retour que Jésus promet à ses disciples en les quittant (Ch. XIV-XVI) est incontestablement un retour spirituel :

[1] Il faut traduire : « Sachez que c'est proche » (ce que je vous annonce). Le sujet ne peut guère être l'*été* de la comparaison. Luc paraphrase correctement : « Sachez que le royaume de Dieu est proche. »

il va revenir à eux avec le Père pour demeurer avec eux, les consoler et leur donner la vie spirituelle (cf. XIV, 18, 23, 28; XVI, 16 ss.) C'est en vain que quelques théologiens essaient d'interpréter ces textes dans un sens matériel et local: l'esprit du quatrième évangile et les termes mêmes dans lesquels cette promesse est exprimée ne le permettent pas un seul instant.

Le seul de ces textes qui offre une certaine obscurité et qui paraisse au premier abord favoriser l'interprétation matérielle, est le commencement du chapitre XIV: « Je vais vous préparer une place, et quand je serai allé et vous aurai préparé une place, je reviendrai et vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. » Mais n'oublions pas que ces mots sont précédés de ceux-ci: « Dans la maison de mon Père, il y a beaucoup de demeures. *Si cela n'était pas, je vous aurais dit que* je vais vous préparer une place, » etc. Ce qui montre clairement que Jésus n'a pas dit cela. Et pourquoi ne l'a-t-il pas dit? Parce que cela n'était pas utile. S'il n'y avait pas beaucoup de demeures dans la maison de son Père, il aurait dit à ses disciples qu'il irait leur préparer une place et qu'ensuite il reviendrait pour les prendre avec lui. Mais il ne le leur a pas dit, parce qu'il y a beaucoup de demeures dans le ciel et qu'ainsi il n'a pas besoin d'aller leur en préparer une, et parce qu'ils en savent le chemin et n'ont donc pas besoin qu'il vienne les prendre pour les y conduire [1].

Le seul texte de l'évangile de Jean que les interprètes eschatologiques puissent alléguer en faveur d'un retour extérieur et corporel de Jésus-Christ se retourne donc contre eux. Jésus déclare qu'il n'a pas dit cela, parce qu'il était inutile de faire à ses disciples une telle promesse.

[1] La traduction vulgaire: « Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit, » donne un sens insipide et laisse sans explication le ὅτι suivant: « *Parce que* je vais vous préparer une place » ne peut se rattacher à rien: Le fait que Jésus va préparer une place à ses disciples ne saurait prouver qu'il y ait beaucoup de demeures dans la maison de son Père, comme le veut Meyer; ce serait plutôt la preuve du contraire: quand on va préparer une place, c'est évidemment qu'il n'y en a pas de prête. — Et d'ailleurs, à la suite de εἶπον, ὅτι signifie nécessairement *que*, et non *parce que*.

VII

Conclusion relative au retour de Jésus-Christ.

On voit par là combien est arbitraire et contraire à l'enseignement de Jésus-Christ la doctrine ecclésiastique (catholique et protestante) qui transporte dans un avenir lointain, à la fin du monde, la venue glorieuse du Fils de l'homme, que Jésus (et les apôtres) représente partout comme prochaine. On l'a fait évidemment parce qu'on prenait à la lettre la description imagée du discours eschatologique qui place la venue sur les nuées du ciel à la suite de l'obscurcissement et de la chute des astres. Comme, dans plusieurs autres textes, Jésus place le jugement à la suite de sa venue glorieuse et que saint Paul et l'Apocalypse placent aussi à ce moment la résurrection des fidèles (1 Thess. IV, 15-17 ; 1 Cor. XV, 23) ou la première résurrection (Apoc. XX, 4-6), il en est résulté que la résurrection et le jugement se sont trouvés aussi transportés à la fin du monde, quoique Jésus-Christ et saint Paul n'enseignent rien de pareil et que l'Apocalypse place à la fin du monde, non la première, mais la seconde résurrection seulement (Apoc. XX, 11-15). Et comme tout cela n'a pas eu lieu à la suite de la ruine de Jérusalem, on a cherché mille échappatoires, toutes plus invraisemblables les unes que les autres. Il eût été plus sage d'examiner si l'on ne s'était pas trompé en prenant à la lettre la description du discours eschatologique.

Il n'est pas moins arbitraire de supposer que Jésus a parlé de deux retours différents, l'un prochain coïncidant avec la ruine de Jérusalem, l'autre lointain et coïncidant avec le jugement dernier[1]. Car les expressions dont il se sert quand il parle de sa venue glorieuse sont partout essentiellement les mêmes et rien n'indique une telle distinction.

On pourrait nous objecter que la venue glorieuse est souvent

[1] C'était l'opinion d'Eichhorn, de M. Scherer (*Jesu Weissagungen vom Ende*, dans les *Strassburger Beiträge zu den theologischen Wissenschaften*, 1851), etc. C'est celle qu'adopte M. Henri Meyer (*Le Christianisme du Christ*, p. 304).

représentée comme prochaine, tandis qu'il est dit de la parousie que nul n'en connaît ni le jour ni l'heure [1]. D'où il résulte, en effet, que la parousie et la venue glorieuse, qui sont habituellement identifiées, sont, au contraire, deux choses assez distinctes. Mais où est-il dit que la parousie doive avoir lieu à la fin du monde? Nulle part. Au contraire, Jésus exhorte ses apôtres à attendre sa parousie pour le jugement d'un moment à l'autre, car elle aura lieu à l'improviste, tout à coup, lorsqu'on s'y attendra le moins, tandis qu'il renvoie la fin du monde après la prédication de l'Evangile à tous les peuples de la terre. La parousie ne peut donc pas non plus être placée à la fin du monde.

Elle ne peut pas davantage, nous venons de le dire, être identifiée avec la venue glorieuse, car celle-ci sera précédée de la ruine de Jérusalem, elle pourra donc être prévue, comme le dit explicitement la parabole de la germination du figuier, tandis que la parousie ne peut pas être prévue.

En résumé, Jésus a prédit sa venue glorieuse pour une époque rapprochée, qui suivrait immédiatement la ruine de Jérusalem, sa parousie, au contraire, pour une époque indéterminée, connue de Dieu seul et qui ne doit être précédée d'aucun événement de nature à indiquer qu'elle approche. Il n'a donc placé ni l'une ni l'autre à la fin du monde, puisque celle-ci est *lointaine et doit être précédée de la prédication de l'Evangile à toutes les nations*. Quand l'Evangile aura été prêché dans le monde entier, la fin pourra être prévue, tandis que la parousie ne peut pas l'être.

Qu'a-t-il donc entendu par sa parousie et par le jugement qui l'accompagne? C'est ce qu'il nous reste à étudier.

[1] Mat. XXIV, 36 ss.